

et font valoir l'ensemble. Et quel sens du passé ! quelle exactitude historique ! Ces trois cavaliers sont une évocation. Ils rappellent un monde. Un siècle entier respire et s'agite sous vos yeux. Voilà la grandeur et la force du peintre, et le trait capital sur lequel on ne saurait trop insister.

Et les *Joueurs*. . . Jamais je n'ai mieux compris que devant cette toile les guerres du seizième siècle ! Jamais je n'ai mieux connu ces grands malandrins, sortis presque tous de Suisse ou d'Allemagne, qui jouèrent un rôle si important à cette époque, jetant leurs épées dans toutes les querelles, et se vendant au plus offrant. Nul historien n'en dira autant sur les reîtres et lansquenets que M. Meissonnier dans le coin d'une toile. Ils sont là huit ou dix jouant, buvant, blasphémant, une main sur leurs cartes, l'autre sur leur épée, triomphants goguenards ou bien furieux, désespérés, frappant la table, cassant les escabeaux, et se livrant, selon les chances du jeu, à tous les sentiments qu'une telle circonstance devait exciter dans le cœur de tels hommes. Encore quelques coups, encore quelques mots, encore quelques rires, et les cartes vont voler au visage, et les épées vont sortir du fourreau, et quelques joueurs resteront sous les tables culbutées, et le sang sera mêlé au vin ! Mêmes qualités, même force, même relief, même passion, même vie que dans le précédent. Qui donc a dit que M. Meissonnier n'avait pas de couleur ? Ce tableau seul suffirait à faire une réputation de coloriste.

Le *Capitaine* est la plus charmante personnification des premières années du dix-septième siècle, le type le plus beau, le plus crâne et le plus chevaleresque du plus beau, du plus crâne et du plus chevaleresque des âges. C'est Athos, ou Coligny, ou quelque autre héros de la Place Royale. Coiffé d'un feutre empanaché, en fraise de dentelle, avec un justaucorps de buffle, des gants de peau de daim, des bottes souples, la rapière au côté, il s'en va, majestueux et brave, peut-être à un rendez-vous, peut-être à un duel. Telles étaient les mœurs du temps que le nôtre n'a pas le droit de condamner, et voici leur plus aimable coryphée, qui les ferait excuser si la chose était possible.

Je ne dis rien du *Maréchal ferrant*, de l'*Attente*, vrai tour de force d'effet et de lumière ; ni des portraits, la partie la plus contestable de cette œuvre étonnante. J'ai hâte d'arriver à la seconde série de ces précieux petits tableaux, à la série des tableaux historiques.

Voici d'abord — 1814. Tout le monde se souvient de cette toile. Il n'est pas besoin de s'y arrêter. L'empereur porte le poids des orages qu'il a amoncelés. Froid, morne, effrayé devant l'avenir qui s'entr'ouvre, livré aux souvenirs et peut-être aux remords, il laisse aller au pas son cheval isabelle. La route s'allonge devant lui, rude,